

sans doute, de nos savantes mélodies ; quelques notes lentes, plaintives, sans cesse répétées sur une guitare ou une flûte d'une très-grande simplicité, accompagnées de la nationale taarbouka (1), lui suffisent pour accompagner ses chants, et l'aider, avec la fumée de sa pipe et les vapeurs éivrantes du kahoua (café), à se perdre des heures entières dans le monde des rêves et des visions, où il voit apparaitre les félicités du Paradis musulman, des festins splendides, de riches vêtements et de voluptueuses houris.

Voici une traduction assez fidèle d'un de ces chants où l'Arabe fait l'éloge de son coursier :

Voyez, galopant des premiers,
 Mon beau cheval, roi de sa race,
 Bleu comme le ramier qui passe
 En gémissant sous nos palmiers.
 Son crin noir au soleil ondoie ;
 Il brave la soif et la faim.
 Agile, sous ses pieds, il broie
 L'ennemi, glorieuse proie.
 Il est beau comme le matin.

Mon père a des juments bien belles ;
 On en compte au loin les aïeux :
 Légères comme des gazelles
 Aux jambes fines, aux doux yeux,
 Modestes, douces et timides
 Comme les filles du désert,
 Elles paissent les fleurs humides.
 On oublie à les voir, rapides,
 Tout ce que l'âme a de plus cher.

Couvertes de manteaux de laines
 Dont l'éclat fait pâlir les fleurs,
 Elles marchent comme des reines,
 Pareilles ainsi que des sœurs.
 Un nègre de Kora les guide,
 Leur prépare un breuvage frais,
 L'orge, le riz, de lait humide,
 Les baigne dans l'onde limpide.
 Dieu les garde de l'œil mauvais !

A. E. G.

(1) Vase de terre cuite, dont le fond est remplacé par une peau tendue.